

LE DORMEUR DU VAL¹

C'EST un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons²
D'argent; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons³.

Un soldat jeune, bouche^a ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu⁴,
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls⁵, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid⁶.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille⁷. Il a deux trous rouges au côté droit⁸.

Octobre 1870.

Texte du recueil Demeny (fac-similés Messelin).
Pas de variantes.

a. bouche surcharge lèvres

AU CABARET-VERT, cinq heures du soir¹.

DÉPUIS huit jours, j'avais déchiré mes bottines²
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.
— *Au Cabaret-Vert* : je demandai des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai les sujets très naïfs
De la tapisserie. — Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

— Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure³! —
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans un plat coloré,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, — et m'emplit la chope immense, avec sa mousse
Que dorait un rayon de soleil arriéré⁴.

Octobre 70.

Texte du recueil Demeny (fac-similés Messelin).
Pas de variantes.

Rimbaud

Oeuvres

Ed. Garnier

Paris 1960

Notons que les impressions de chemin de fer avaient encore le charme de la nouveauté. Villiers de l'Isle-Adam avait donné au *Parnasse* de 1866 un poème *Sur le chemin de fer*; Méral écrit dans *Les Chimères* un poème sur le même sujet, *En wagon*; Verlaine en fera figurer un dans les *Romances sans paroles*.

2. Comme Banville, Rimbaud oppose les ombres hostiles de l'extérieur et le petit coin bien abrité, moelleux, de l'intérieur (ici du compartiment) : il imagine, les voyant déformés par la glace, une « populace » de démons et de loups noirs (alors que l'intérieur du wagon est bien éclairé).

LE DORMEUR DU VAL

P. 76.

1. Un des textes copiés en octobre pour Demeny, et également daté d'octobre. Comme *Le Mal* et *Rages de César*, ce poème est inspiré par la guerre de 1870. Mais, cette fois, plutôt que de l'invective ou de la satire, Rimbaud se sert d'un tableau pour faire sentir l'horreur de la guerre. Comme le dit B. Noulet, l'éloquence naît ici des choses elles-mêmes : « Dans un ruissellement de lumière et de vitalité végétale, l'immobilité d'un corps humain; au milieu d'un pointillage de vert, de bleu, de jaune, la forme régulière de deux trous rouges. » C'est surtout l'emploi des couleurs qui est frappant : couleurs pures, vives, déjà impressionnistes — mais dont la valeur est, aussi, symbolique : la verdure, c'est le calme de la nature, c'est la vie jaillissante de l'herbe; le rouge du sang ne fait pas seulement ici, suivant l'expression de Baudelaire, « chanter la gloire du vert », il donne son sens au poème.

2. Les *baillons d'argent* sont les reflets du soleil qui font briller la rivière. Les mots *chant*, *follement* suggèrent la vitalité et la joie.

3. Rimbaud accumule dans ce texte les rejets expressifs, *d'argent, lui, dort*. Il suggère aussi la vibration de la lumière par des verbes d'action : *moissonne, pleut*.

4. Notation impressionniste, qui nous montre le vert foncé, presque *bleu*, du cresson dans l'ombre de la rive, par opposition au lit *vert* de l'herbe.

5. Il s'agit des glaïeuls d'eau, fleurs jaunes que Mistral a évoquées dans ses souvenirs d'enfance sous le nom de « glais ».

6. Ce vers fait sentir que le soldat ne peut plus prendre part à l'exubérance de vie qui l'entoure, jouir de la chaleur du soleil : son sourire est celui d'un « enfant malade »; et le froid de la mort l'a déjà envahi.

7. *Tranquille* s'accorde non avec *il*, mais avec *poitrine* (son cœur ne bat plus). Ce mot en rejet traduit beaucoup mieux l'idée d'immobilité (par contraste avec la vie alentour) que le vers de Dierx cité par E. Noulet, et que Rimbaud avait pu lire dans *Le Parnasse contemporain* sous le titre *Dolorosa Mater* :

Il gît les bras en croix, dans l'herbe enseveli,

8. Cette brève indication donne l'explication et le sens du poème, sans que le mot « mort » soit prononcé. C'est la brutalité même de la guerre qui s'impose avec cette suite de durs monosyllabes : « Il a deux

trous rouges... » Suivant Gengoux, il y a dans ce chiffre *deux* des intentions cabalistiques. Mais qui ne voit que Rimbaud ne pouvait, sans faire un vers faux, parler d'« un trou rouge »?

AU CABARET-VERT

P. 77.

1. Ce poème, daté d'octobre 1870, porte en exergue « cinq heures du soir ». Ce Cabaret-vert a réellement existé, et Rimbaud a dû s'y arrêter, à Charleroi, au cours de ses pérégrinations à travers la Belgique : R. Goffin a retrouvé sa trace (son nom était en réalité *La Maison verte*); tout y était, en effet, peint en vert, même les meubles. Mais « l'auberge verte » deviendra pour Rimbaud un véritable symbole de bonheur et de liberté (cf. dans les *Derniers Vers* la fin de *Comédie de la soif*).

2. Les *bottines* sont importantes pour le marcheur qu'était Rimbaud. Cf. dans *Ma bohème* « mes souliers blessés ».

3. *Épave* est un ardennisme pour *apeure*. Pour cette description de la servante, Rimbaud se sert sans doute de ses propres souvenirs — mais il a pu se rappeler aussi la *Ballade pour la servante de cabaret* de Banville (publiée dans le second *Parnasse*), où Banville évoque

*Le cabaret flamboyant de Montrouge
Où la servante a des yeux libertins!*

et parle d'« un doux baiser, pris et donné sans bruit » (voir aussi *La Maline*).

4. Rien d'étonnant si dans des poèmes ardennais ou belges la « chope » tient une grande place. Notons que dans *Le Parnasse* de 1866 figurait un poème d'A. de Châtillon, *Ma chope*, où on lit ces vers :

*A travers le soleil, je regarde la bière,
L'écume immaculée arrive sur le bord
Comme un fleuron de neige au-dessus des flots d'or.*

LA MALINE

P. 78.

1. Ce poème du recueil Demeny, daté « Charleroi, octobre 70 », a été écrit à la même époque et dans les mêmes circonstances que le précédent : on y voit un Rimbaud « décontracté », heureux de vivre, de ne penser à rien, d'être libre, *heureux et coi*.

2. *Mel*, sans *s*, pour la rime. *Je m'épatais* rappelle le bourgeois de *A la musique*, « épatant sur son banc les rondeurs de ses reins » : c'est l'attitude du bien-être épanoui.

3. *Pour m'aiser*, de même que *me froid*, sont des provincialismes. Gengoux rapproche *m'aiser* d'un vers extrait du *Grand Testament* de Villon : « Pour mieux des corps s'aiser. » Faut-il en conclure avec lui que les descriptions de cabaret faites par Rimbaud évoquent le milieu et les pratiques de Villon? Je ne le pense pas. Rimbaud est bien loin à cette heure de toute réminiscence livresque.

Παλιός ἀδελφός τῆς ἀκτῆς, τὸ ἐννοῶ δὲ καὶ κλαίω—
Πρόθυμα θὰ ἔδινα ἀμέσως τὸ περσί μου, μιὰ
καὶ θὰ σὰς τὸν ξανάστειλα... Μὰ λίθος μου δὲν ἦταν, λέω...
Τὸ κακὸ αὐτὸ δὲν ἔχει αἰτία καμιά.

Ἐδῶ, ὅπως στὴ Σαρακοστήν ὁ Μάρτης, εἶναι ὁ πυρετός.
Στὸ κοιμητήρι τὸ μοιράδι μας παίρνουμεν ὅλοι.
Κι αὐτὸ τ' ὀνόμασεν ὁ Ζουάβος — εἶναι παρισινός —
«Τῆς ἐγκλιματίσεως περιβόλι».

Παρηγορηθεῖτε, ὅμως. Σὰν τις μυίγες ὁ λαὸς ἐδῶ πεθαίνει.
...Βρῆκα θυμητάρια στὸ σάκκο του' μιὰ μόνη
φωτογραφία κοπέλλας, δυὸ παντοῦφλες μικρῆς—ἄλλο δὲ μένει—
ποῦ «δῶρο στὴν ἀδερφή μου», σημειώνει.

«Στὴ μαμὰ πές: τὴν προσευχὴ τοῦ ἔκανε τώρα.
Στὸ μπαμπά: Θὰ προτιμοῦσε ἂν ἔπερτε στὴν πρώτη
γραμμὴ τῆς μάχης. Δυὸ ἄγγελοι τὸν συντρόφεψαν ὡς τὴ στερογγὴ
ἕνας ναύτης κ' ἕνας γέρος στρατιώτης. ὥρα:

ΣΤΙΧΟΙ ΚΛΩΣΜΕΝΟΙ ΣΤΟ ΧΕΡΙ

Στίχοι κλωσμένοι στὸ χέρι καὶ μ' ἕναν μονότονο πόδα,
ποῦ ἀπὸ τέσσερις κουβαριασμένους ἄλλους ἀκλουδιέται.
Τὴν τομὴ τους σημειώνοντας, ὁ ἕνας τους ἀποκοιμιάται
σὰ μολυβένιο στρατιωτᾶκι δεξιό, πάνω στὸν ἕναν πόδα.

Στὴ railway τῆς Λάνδου θὰ δεῖς τὴ γραμμὴ, μὰ καὶ τὸ σχῆμα
στὰ σύρματα τοῦ τηλεγράφου: — τέσσερα πᾶν κατὰ μήκος'
πάνω σὲ κάθε πάσσαλο εἶναι ἡ ρίμα—λόγου χάρις: ὁ Νίκος.
Κάθε στίχος σύρμα εἶναι, κ' εἶναι πάσσαλος ἢ κάθε ρίμα.

Ἐπερ τηλεγράφημα — εἴκοσι λέξεις — βόηθα, ὦ Γρηγοροῦσα
(σονέττο — εἶναι σονέττο), ὦ Γοργοπέικη τοῦ Ἀρχιμήδη Μοῦσα!
Σονέττο φτιάχνεις εὐκολὰ ἂν θὰ δοκιμάσεις νὰ μετρήσ-

εις: τέσσερις σὺν τέσσερις ἴσον ὀχτώ. Καὶ τρεῖς καὶ τρεῖς
στίχοι ἀκόμα. Τοῦ Πήγασου τὸ χαλινάρι κράτησέ το:
ὦ Ποίηση, ὦ τοῦ ποιεῖν μανία, ὦ... Τὸ νοῦ σου! Εἶναι σονέττο!

Ὀταν παύσῃ:
Ἄρθε Δικαίος, ἐξ ἀνοστήθων τῶν ἀσυνήτων,
Ἀθήνα 1960

ARTHUR RIMBAUD
1854 — 1891

Ο ΚΟΙΜΙΣΜΕΝΟΣ ΤΗΣ ΡΕΜΜΑΤΙΑΣ

Εἶναι μιὰ τρύπα πράσινη, ποῦ ἕνα ποτάμι ψάλλει
τρελλά μπλεγμένο σ' ἀσημένιες κληματίδες'
λαμπρός, ἀπ' τὸ περήφανο βουνὸν ὁ ἥλιος προβάλλει:
εἶναι μιὰ μικρὴ ρεμματιά ποῦ ἀφορίζει ἀπ' τὶς ἀχτίδες.

Στρατιώτης, μὲ στόμα ἀνοιχτὸ καὶ μὲ γυμνὸ κεφάλι,
ποῦ σὲ γαλάζιο κάρδαμο δροσάτο τὸ σβέγκο ἔχει
νὰ λούζεται, ὠχρὸς οἰχτήκε μὲς στοῦ ὕπνου τὴν ἀγκάλη,
κάτω ἀπ' τὸ σύννεφο, στὴ γλῶσσά ποῦ ἀχτίδες τὸ φῶς βρέχει.

Κοιμᾶται. Μὲ τὰ πόδια του πατεῖ ἄνθη, μιὰ ἀνεμώνη,
καὶ μὲς στὸν ὕπνο, ὡς ἄρρωστο παιδί, χαμογελά.
Ἦ ὦ φύση! Αἰκνισέ μου τὸν θερμᾶ! Κρυώνει! Κρυώνει...

Τὰ μῦρα, τὸ ρουθούνη του δὲν κάνουν νὰ φοικιά.
Κρατεῖ τὸ στήθος. Πάντοτε ὁ ἥλιος ἀχτίδες βρέχει...
Γαλήνιος! Στὸ δεξιὸ πλευρὸ δυὸ ξευθρὲς τρύπες ἔχει.

ΤΟ ΜΕΘΥΣΜΕΝΟ ΚΑΡΑΒΙ

Καθὼς ἀτάραχα κατέβαινα ποτάμια, ρυμουλκοῦς
νὰ μὲ ὀδηγοῦνε πιά, δὲν ἔνωθα: «τοὺς εἶχαν κάνει
στόχο τους, γυμνοὺς καρφώνοντάς τους, οἱ Ἰντιάνοι,
κι οὐρλιάζοντας, πάνω σὲ πάσσαλους χρωματιστοῦς.

Ἐγνοια καμιά δὲν ἔνωθα γιὰ πλήρωμα, ἀγγλικά
μπαμπάνια ἂν καὶ μετάφερνε κι ἀπὸ τὴ Φλάντρα στάρι.
Ἡ χλασὴ μὲ τοὺς πλοηγούς μου, ἅμα εἶχε τέλος πάρε, οἱ
οἱ ποταμοὶ μ' ἀφήσανε νὰ πᾶω ὅπου ἠθελα πιά.

Στὸν μανιασμένον παφλασμὸ τῶν παλιρροῶν, τὸν ἄλλο
χειμῶνα, πῶ ἀνυπάκουο κι ἀπὸ ἕνα παιδικὸ
μυαλό, ἔτρεξα! Κ' οἱ ἕξρες ποῦ πίσω ἄφηνα, ἄλλο σάλο
ποτέ, ποτέ δὲ νιώσανε τόσο θριαμβευτικὸ.

Τὶς πόντιες ἀγρυπνίες μου ἢ θύελλα ἔχει εὐλογήσει—
Χόρσφα, ἀπὸ φελλὸ ἀλαφρώτερο, δέκα νυχτιές
στά κύματα, —τοὺς αἰώνιους θυμάτων ἀγρευτές—,
κι οὐδ' εἶχα ἠλίθιο μάτι φάρου νοσταλγῆσει.

Ο ΚΟΙΜΙΣΜΕΝΟΣ ΤΗΣ ΡΕΜΑΤΙΑΣ

Στ' απόσκιο ἐδῶ τῆς φυλλωσιᾶς ρυάκι γαργαρίζει,
στή χλόη δροσιᾶς ἀφήνοντας ξεφτίσματα ἀσημιά,
τοῦ ἡλίου ἢ λάμψη ἀπ' τό τρανό βουνό κατηφορίζει,
μέ ἱπτάμενον ἀφρό φωτός σπιθίζει ἢ ρεματιά.

Ἐσκούφωτο, στόμα ἀνοιχτό, ἓνα παιδί φαντάρος
κοιμᾶται μέ προσκέφαλο τὰ κάρδαμα, χλωμό.
Στή χλόη ἐπάνω τοῦ κορμιοῦ του ἀπόμεινε τό βάρος,
κάτω ἀπ' τοῦ ἀνάληγτου φωτός τόν ἀνοιχτό κρουνό.

Κοιμᾶται. Στούς γλαδίοιους τὰ πόδια ἔχει ἀπλωμένα,
χαμόγελο ἄρρωστου παιδιοῦ στά μάτια τὰ κλεισμένα.
Κρυώνει: ὦ Φύση ψάλλε του νανούρισμα θερμό.

Δέν τρέμει τό ρουθόνη του στ' ἀρώματα, ἔχει κλείσει
τά μάτια, τήν παλάμη του στό στήθος ἀκουμπήσει.
Τοῦ ἔχουν ἀνοίξει κόκκινες δύο τρύπες στό πλευρό.

Μιτσηρ. Αγγελ. Μηάρας

ἐπιδ. Νεϋσπικος

Αθήνα 1986

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme:
Nature, berce-le chaudement: il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine:
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Octobre 1870

Ο ΚΟΙΜΩΜΕΝΟΣ ΤΗΣ ΡΕΜΑΤΙΑΣ

Είναι μια γούβα πράσινη, που εκεί ένα ρυάκι ψέλνει
τρελλό στη χλόη ρίχνοντας τ' ασημωμένα ράκη,
π' ο ήλιος λάμπει από βουνού κορφήν αφηλωμένη,
το ηλιοφώς αφροκοπά σ' αυτό το ρεμματάκι.

Νιός στρατιώτης, μ' ανοιχτό στόμα, γυμνό κεφάλι
μες στο γαλάζιο κάρδαμο κοιμάται με βρεγμένο
σβέρκο. Κάτω στα νέφαλα, στις χλόης την αγκάλη,
χλωμός μες στο κλινάρι του φωτοπεριχυμένο.

Με πόδια στους γλαδιόλους κοιμάται, και καθώς
παιδί άρρωστο χαμογελά, τον πήρε ύπνος γλυκός.
Πλάση νανούρισέ τονε: κρυώνει τρομερά!

Τα μύρα στα ρουθούνια του ρίγη δεν τούχουν φέρει.
Κοιμάται μέσα στο ηλιοφώς, στο στήθος του το χέρι
ήσυχο. Κ' έχει κόκκινες δυο τρύπες στα πλευρά.

(Νίκος Στρατάκης)

Ευδ. Εκτύπικος Τύπος
Αθήνα 1997

LE DORMEUR DU VAL

*C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.*

*Un soldat jeune, bouche¹ ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.*

*Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.*

*Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine Tranquille.
Il a deux trous¹ rouges au côté droit.*

Octobre 1870

Ο ΥΠΝΑΡΑΣ ΤΗΣ ΡΕΜΑΤΙΑΣ

*Είναι μια τρύπα χλωριασιάς όπου ένα ρυάκι ψάλλει
Στα χόρτα μπλέκοντας τρελά κουρέλια ασημωμένα
Και λάμπει απ' το περήφανο βουνό του πέρα ο ήλιος.
Είναι μια ρεματιά μικρή που αφρίζει απ' τις αχτίδες.*

*Ένας στρατιώτης μ' ανοιχτό στόμα, γυμνό κεφάλι,
Και με το σβέρκο στον νωπό τον κάρδαμο χωμένο,
Κοιμάται· κι είναι ξαπλωτός στη χλόη κάτω απ' τα νέφη,
Ωχρός, σε κλίνη πράσινη όπου χρυσόφως βρέχει.*

*Με τα ποδάρια στα πλατιά σπαθόχορτα κοιμάται·
Κάνει έναν ύπνο ως άρρωστο παιδί, χαμογελώντας,
Φύση, νανούριζέ τονε θερμά πολύ. Κρυώνει.*

*Δε φέρνουν στα ρουθούνια του τρεμούλιασμα τα μύρα.
Κοιμάται με το χέρι του στο στήθος, μες στον ήλιο,
Ατάραχος. Και στο δεξί πλευρό του έχει δυο τρύπες.*

Απόδοση: Γιώργος Κοτζιούλας

Επ. Ζαχαρέλλη
Αθήνα 2007